

Éros, sexé

Autopsie du mythe freudo-lacanien de l'analyse originelle

pour

Rêver avec Freud
L'histoire collective de L'Interprétation du rêve
traduit de l'allemand par Dominique Tassel, Paris, Aubier, coll. « Psychanalyse », 2009
Lydia MARINELLI, Andreas MAYER

et pour

L'amour Lacan
Paris, Epel, 2009
Jean ALLOUCH

*La mystique, [...] c'est quelque chose de sérieux, sur quoi nous renseignent quelques personnes.
[...] Malgré, je n'dis pas leur phallus, malgré c'qui les encombre à c'titre,
ils éprouvent l'idée qu'il doit y avoir une jouissance qui soit au-delà. C'est ça qu'on appelle des mystiques.*
Jacques Lacan¹

*S'offrir comme objet d'amour – car c'est bien d'ça qu'il s'agit dans l'analyse, n'est-ce pas ? –,
s'apercevoir qu'au nom d'ceci : qu'vous vous attachez, qu'vous collez à la question du savoir,
qu'ça déclenche l'amour, jamais ça n'a été vraiment élucidé.*
Jacques Lacan²

Une reprise historique d'un texte « fondateur »

Au dos de l'ouvrage de Lydia Marinelli et Andreas Mayer³, *Rêver avec Freud, l'histoire collective de l'Interprétation du rêve*, cette affirmation :

S'il est un livre fondateur de la psychanalyse, c'est *L'Interprétation du rêve* de Sigmund Freud, paru pour la première fois en 1899. Le lecteur y découvrirait la voie royale d'accès à l'inconscient.

Le contenu de cette présentation ne va pas sans une thèse : au fondement de « la

¹ Séminaire *Encore*, 20 février 1973 (Paris, Seuil, 1975, p. 70). Les paroles citées de Lacan le sont d'après les sténotypes des séminaires et d'après les transcriptions de *Pastout Lacan* consultables sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse ou sur d'autres sites, avec le parti pris de marquer leur énonciation.

² « Excursus », intervention à la *Scuola freudiana*, 4 février 1973, *Pastout Lacan*.

³ Ce dernier précise dans un « Avertissement pour l'édition française » que Lydia Marinelli « décédée en 2008, n'aura pu en suivre la publication et le traduction française », *RF*, p. 8 (c'est ainsi que seront référencées les citations tirées de *Rêver avec Freud*). L'édition française, étrangement, ne pas mentionne pas le titre originel. Mayette Viltard et Sylviane Lecœuvre ont pris la peine de le rechercher : *Träume nach Freud. Die Traumdeutung und die Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, qu'on pourrait traduire : *Rêves d'après Freud. L'Interprétation du rêve et l'histoire du mouvement psychanalytique*. Voir site de L'unebêvue, « zone Freud ».

psychanalyse » (l'exercice psychanalytique ?, la théorisation psychanalytique ?, le mouvement psychanalytique?), il y aurait... un livre. Un transfert ? Lisant chez Freud que « l'obscur pressentiment [que le rêve ait un sens] de l'opinion profane pouvait être traduit en une théorie⁴ » (RF, p. 27), les auteurs précisent cette thèse :

Cette traduction particulière, dont une psychologie scientifique du rêve a besoin pour transformer des intuitions en vérités théoriques, prit, dans la conception première de *L'Interprétation du rêve*, la forme d'une « relation de transfert » chargée de structurer le processus de la lecture et, pour finir, du rêve lui-même. En ce sens, le livre était d'abord conçu comme un moyen central de transmission des techniques psychanalytiques : la lecture des rêves de l'auteur devait rendre les lecteurs capables de faire une autre lecture de leurs propres rêves (RF, p. 27).

Cette « relation transfert », structurant le processus de lecture, ne fut pas sans effets, puisqu'elle a permis que le lecteur devienne capable de faire de ses rêves une autre lecture que celle de l'opinion profane. « Plus d'un siècle après sa parution, *L'Interprétation du rêve* de Sigmund Freud, affirment-ils, a sa place définitive parmi les œuvres canoniques du monde occidental » : à l'instar de *L'Origine des espèces* de Darwin ou du *Capital* de Marx, elle aura suscité une « masse d'exégèses et d'interprétations » (RF, p. 9). Cependant, notent-ils, « l'histoire même du livre, sur laquelle celles-ci [les exégèses et interprétations] devraient être fondées, n'a fait l'objet d'aucune attention particulière » : de *L'Interprétation du rêve* « nous ne disposons encore d'aucune édition critique » (RF, p. 9-10). Cette durable négligence leur paraît symptomatique d'un non moins durable conflit entre « l'intérêt de l'institution » qui « gère un corpus textuel unique, cohérent et signé d'un seul nom » comme s'il s'agissait là d'une « donnée immédiate », et « l'intérêt historique » (RF, p. 10), celui qui anime leur recherche.

Ce que néglige « l'institution », poursuivent-ils, ce sont les « fonctions particulières » (RF, p. 10) de cet écrit à la forme elle-même particulière. En rendant le lecteur capable de traduire son obscur pressentiment en une théorie, ces « fonctions » le mette à même de proposer des enrichissements de cette théorie. Et, de fait, « contrairement à d'autres œuvres devenues canoniques, le texte de *L'Interprétation du rêve* a été constamment modifié par une série d'interventions de ses premiers lecteurs » (RF, p. 10). *Rêver avec Freud* est la prise en compte de ce fait : avant de devenir « canonique », ce livre fut – ainsi que le souligne le sous-titre de l'édition française – une entreprise « collective » :

L'objet du livre [*Rêver avec Freud*] est le développement parallèle d'une formation discursive –

4

Là où Freud écrit : « Guidée par un obscur pressentiment, elle [l'opinion profane] semble pourtant admettre que le rêve a un sens, quoique caché, qu'il est destiné à remplacer un autre processus de pensée et qu'il s'agit seulement de *mettre à découvert ce remplacement* de façon correcte [*diesen Ersatz in richtigen Weise aufzudecken*] pour parvenir à la signification du rêve », Sigmund Freud, *OCF.P IV 1899-1900*, Paris, puf, 2003, p. 131 (nos italiques).

la théorie psychanalytique dans *L'Interprétation du rêve* – et d'une formation sociale – le mouvement psychanalytique (RF, p. 10).

Cette mise en parallèle des différentes versions d'un texte remanié et réédité huit fois avec les discussions, les tensions, les exclusions qui caractérisent les premiers pas du mouvement psychanalytique bouscule le point de vue de « l'institution » sur son origine. « L'institution » : sous la plume de Marinelli et Mayer ce terme générique désigne le mode de transmission de « la psychanalyse » qui découle de la canonisation de l'écrit freudien. N'arrimant pas leur légitimité à ce mode de transmission – ne se revendiquant pas « fils de Freud » –, Marinelli et Mayer n'ont pas de difficulté à rendre compte, dans une objectivité de bon aloi, d'un fait qui, pour être massif, leur paraît néanmoins minimisé voire dénié par les « membres des institutions psychanalytiques » (RF, p. 16) : le fait que *L'Interprétation du rêve* ait été un *work in progress*, un travail collectif en cours d'élaboration. Un tel « traitement historique », qui « rapporte constamment les multiples changements à l'intérieur du texte au mouvement social qui s'y réfère tout au long de son développement » (RF, p. 10) est-il de nature à montrer l'incongruité scientifique – le caractère « légendaire » – du lien ainsi noué par « l'institution » à son « père fondateur » ?

Faisant allusion à certains débats en cours dans nos sociétés neuroleptisées, Marinelli et Mayer relèvent que « la référence à l'histoire de son fondateur [celui de la psychanalyse] devient centrale quand on cherche à savoir quels effets négatifs ou positifs elle a en tant que thérapie » (RF, p. 14-15). Puis ils remarquent : « Cette question a beau être *évidemment extérieure* au champ de la recherche historique, elle n'empêche ni les partisans ni les adversaires de la psychanalyse d'invoquer constamment des sources historiques pour appuyer chacune de leurs démonstrations » (RF, p. 15, nos italiques). Si donc, grâce à cette extériorité de la recherche, les sources historiques de « la psychanalyse » n'étaient plus objet de polémique, l'espoir ne serait-il pas permis que partisans et adversaires, enfin éclairés, se mettent d'accord – quitte à établir clairement leurs désaccords – sur les effets, négatifs ou positifs, de cette « thérapie »⁵ ?

Las ! et Marinelli et Mayer ne peuvent qu'en prendre acte, Freud est engagé corps et âme dans une lutte incessante pour « la cause psychanalytique » :

On ne peut néanmoins contester la permanence d'une fibre polémique dans l'historiographie psychanalytique. Ce n'est pas un hasard si la furieuse polémique que Freud publie en 1914

⁵ L'entreprise dans laquelle s'est jeté Michel Onfray avec *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*, Paris, Grasset, 2010, en se réclamant – à tort ou à raison – de l'objectivité historique et en jurant se tenir « dans les limites de la simple raison », n'apporte-t-elle pas une nouvelle preuve du peu de consistance de cette espérance ?

contre ses disciples infidèles Adler, Stekel et Jung porte le titre de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Ce texte, que Freud n'a cessé de qualifier de « bombe » dans sa correspondance, inaugurerait aussi le style belliciste dans lequel les combats pour la cause psychanalytique ont été et restent souvent décrits et menés (RF, p. 15).

« Une analyse sociologique de cette narration conflictuelle, déclarent-ils, n'est pas obligée de reprendre la métaphore militaire des protagonistes comme s'il s'agissait d'une description adéquate des événements historiques » (RF, p. 16). Cependant, si l'ambition de leur travail était de mettre à plat la « furieuse polémique » que soutient Freud, peuvent-ils éviter d'entrer dans le débat ? Peuvent-ils, tout en satisfaisant à l'impartialité scientifique, ne pas prendre en compte, sinon la subjectivité du moins les raisons, mêmes irrationnelles, des protagonistes ? Comment faire ? L'idéal ne serait-il pas d'adopter le point de vue d'un acteur impliqué dans les débats mais suffisamment distancié pour tenir un discours que sociologues et historiens puissent valider ? Or ce point de vue – ils en font part au détour d'une phrase – ils l'ont trouvé :

La voie que nous empruntons ici pour parvenir à une compréhension aussi bien sociologique qu'historique du mouvement psychanalytique part du rapport complexe qu'entretient un certain nombre d'individus (critiques, adeptes, patients), avec le discours théorique exposé par Freud dans son livre des rêves. Il ne fait aucun doute, comme l'a remarqué Wladimir Granoff avec clairvoyance, que... (RF, p. 16).

Nous suspendons là cette citation, le temps de donner un petit coup de projecteur sur la clairvoyance que Marinelli et Mayer attribuent à Wladimir Granoff. « Après dix ans de silence » – dix ans auparavant, en novembre 1963, il se séparait de Lacan –, celui-ci inaugure son séminaire en définissant son « rapport au discours freudien » :

En dehors même de l'évidence selon laquelle *les théories que nous produisons sont les productions de qui nous sommes* [nos italiques pour cette « évidence »], elles sont aussi le produit d'une rencontre avec une *théorie* [encore nos italiques] déjà là avant que nous ayons avec elle rendez-vous. [...] Si le rapport au discours freudien est de cette nature un peu particulière, à vrai dire unique dans la littérature profane, c'est en raison du fait que sa constante (ou périodique, peu importe) ré-interrogation n'est pas facultative, qu'elle n'est pas bienveillante : elle est forcée, elle est nécessaire. Il saute aux yeux que le rapport dit vivant au texte freudien témoigne des résistances inéluctables que ce texte suscite, non pas auprès d'un quelconque public large et cultivé, mais dans notre cercle étroit de psychanalystes. Il n'y a de vivant dans notre rapport à ce discours que les résistances qu'il mobilise en nous. Pas d'autre alternative que rejet ou résistance⁶.

Ce rapport au discours d'un auteur, « unique dans la littérature profane », Marinelli et Mayer en situent la source dans les « fonctions particulières » d'une œuvre susceptible, entre autres – on l'a lu au passage –, de faire des « adeptes ». Pour eux, (nous reprenons la citation interrompue) :

il ne fait aucun doute, comme l'a remarqué Wladimir Granoff avec clairvoyance, qu'aux yeux des freudiens ce rapport a toujours été l'effet d'une résistance dans la mesure où le texte peut

⁶

W. Granoff, *Filiations. L'avenir du complexe d'Oedipe*, Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1975. p. 9-10.

provoquer chez ses lecteurs un doute concernant leur propre position en tant que psychanalystes. Il s'agit là d'une particularité du rapport généalogique qu'adoptent les membres des institutions psychanalytiques avec leur fondateur (*RF*, p. 16).

Ici, s'insère une note de bas de page : « Ce n'est pas un hasard si cette conception du rapport avec un auteur mort par l'intermédiaire d'un texte naît dans le contexte du 'retour à Freud' prôné par Lacan » (*RF*, p. 16, n. 1). C'est en ne suivant pas Lacan dans son « retour à Freud » – par horreur de « style belliciste » qu'entraînerait ce choix ? –, que Marinelli et Mayer optent pour la « clairvoyance de W. Granoff ». La phrase suivante le confirme :

Celui-ci [le fondateur] étant mort, c'est *un texte* qui sert d'intermédiaire et *détermine* les formes que peut prendre ce rapport » (*RF*, p. 16-17, nos italiques).

(Posons, sans chercher à le démontrer, que Lacan, lecteur de Freud s'il en est, ne se réglait pas sur « les résistances que le discours freudien mobilisaient en lui ». Mais que, supposant Freud avoir écrit des choses que personne, pas même lui, ne savait qu'il disait⁷ – que son *Ubw*, par exemple, disait aussi bien « unebévue » –, il le déchiffrait à la lettre. Que son retour à Freud donc, loin d'être celui de la « clairvoyance » que conférerait la « résistance » du lecteur – c'est la divergence qui n'échappe pas à Marinelli et Mayer –, fut sa « façon d'être toujours plus fortement dupe⁸ » du discours analytique.)

Marinelli et Mayer s'en tiennent à une conception de la transmission de « la psychanalyse » où tout se joue dans « le produit d'une rencontre avec une théorie déjà là avant que nous ayons avec elle rendez-vous ». Centrant leur étude sur le temps où « le contact personnel avec Freud joue encore un rôle central pour les lecteurs qui s'initient à la méthode », ils notent que « les rapports entre lecteur du livre et son auteur sont *réiproques* et ont une part décisive dans l'élaboration du livre » (*RF*, p. 17, nos italiques). De Zürich à Vienne, à Berlin, *Rêver avec Freud* fait ainsi revivre pour ses lecteurs la communauté de ceux qui se mirent, fort diversement et avec des résultats variables, à expérimenter, pour eux-mêmes ou pour leurs patients, « la méthode du Docteur Freud », proposant qui un ajout, qui une modification. D'où un texte en constant remaniement où s'enregistrent conflits et désaccords. Ces premiers lecteurs sont, pour Marinelli et Mayer, en dépit de leurs

⁷ « [...] aucun psychanalyste n'peut prétendre représenter, d'façon si mince soit-elle, un savoir absolu. C'est pourquoi, en un sens, on peut dire qu'celui-là à qui l'on peut s'adresser, il n'saurait y en avoir qu'un seul. Ce *un seul* fut même, un temps, vivant : c'était Freud ! Et l'fait que Freud, concernant c'qu'il en est de l'inconscient, était légitimement le sujet qu'on pouvait supposer savoir, spécifie, met à part, tout c'qu'il en fut d'la relation analytique quand elle a été engagée, par ses patients, avec lui-même. [...] La fonction et, si j'puis dire, du même coup sa conséquence : le prestige de Freud, sont à l'horizon de toute position de l'analyste ; elles en constituent le drame de c'qu'on appelle l'organisation sociale, communautaire, des psychanalystes », J. Lacan, *Séminaire Les fondements de la psychanalyse*, 10 juin 1964. Voir *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 211.

⁸ Expression utilisée par Lacan au cours de la première séance du séminaire *Les non-dupes errent*, le 13 novembre 1973.

contradictions, à cause d'elles, le véritable auteur, collectif, de *L'Interprétation du rêve* :

On devrait avoir compris que leur contribution [celle de ces premiers lecteurs] ne se limite nullement à des joutes et à des débats théoriques marginaux accompagnant la genèse du mouvement psychanalytique, ainsi que la théorie et la technique de l'interprétation du rêve. L'élaboration de certains concepts tels que le « désir-contre », voire même de concepts aussi centraux que le « complexe d'œdipe », est née de discussions entre Freud et des groupes de lecteurs dont les effets marquent encore les débats des milieux analytiques. Sans la collaboration des patients, la doctrine freudienne du refoulement n'aurait pas pris un tour aussi précis. Si les Suisses n'avaient pas déjà développé une doctrine du complexe à laquelle Freud pouvait se référer, l'œdipe aurait suivi d'autres voies » (*RF*, p. 197).

En éclairant la genèse de *L'Interprétation du rêve*, Marinelli et Mayer font plus qu'œuvre d'historiens, ils ravivent une question qui, dès l'origine, secoue le mouvement psychanalytique : l'expérience de « l'inaction⁹ » de l'inconscient se transmet-elle ?

Une déprise d'un « concept fondamental »

Marinelli et Mayer font valoir que *L'Interprétation du rêve* fut, au moins jusqu'en 1918¹⁰, le support d'une entreprise collective d'« auto-observation libre de toute critique » (*RF*, p. 28). Citant telle lettre à Jung dans laquelle il envisage, un instant, que son livre devienne, au fil de remaniements successifs, « impersonnel¹¹ » (*RF*, p. 109), ils font naître le soupçon que ce que Freud a expérimenté, et dont *L'Interprétation du rêve* est le mémorial, serait autre chose que ce que « l'institution » appelle « psychanalyse », et qu'elle prétend transmettre. Jean Allouch, dans un récent colloque, s'est emparé de ce soupçon : Freud ne soutenait-il pas, interroge-t-il, une autre pratique de l'analyse que celle de la cure¹² ?

Cette interrogation s'appuie sur un propos, à peine modifié, de Lacan : qui pratique la méthode freudienne ne s'autorise que de lui-même. Elle revient à nier toute possibilité

⁹

Ce mot sera repris dans la suite de cet article ; il est à entendre ici dans le sens d'effraction.

¹⁰

Préfaçant la cinquième édition – qui isole en un volume séparé les apports des lecteurs du texte original –, Freud écrit : « Quant à remanier ce livre de fond en comble pour l'élever au niveau de nos conceptions psychanalytiques actuelles, ce qui anéantirait en retour sa spécificité historique, je n'ai pu m'y résoudre, mais je pense qu'en presque vingt ans d'existence il s'est quasiment acquitté de sa tâche », cité par Marinelli et Mayer, *RF*, p. 172. Voir S. Freud, *OCF.P IV*, op. cit., p. 21.

¹¹

Répondant aux critiques de C.G. Jung estimant « incomplètes » les analyses des rêves dans les deux premières éditions de *L'Interprétation du rêve*, Freud lui annonce, dans une lettre du 17 février 1911 : « Mais l'auteur a le projet de pallier d'une autre façon cette inconvenance. Dans la préface, qui est déjà prête [il s'agit de la préface qu'il vient de rédiger pour la troisième édition], il est dit que ce livre ne sera pas republié, mais remplacé par un nouveau, impersonnel [...] », S. Freud, C.G. Jung, *Correspondance II, 1910-1914*, Paris, Gallimard, 1975, p. 144. Voici ce que l'on trouve dans cette préface : « J'ose prédire dans quelles autres directions des éditions ultérieures de *L'Interprétation des rêves* – au cas où le besoin s'en ferait sentir – s'écarteront de la présente. Ces dernières devraient d'une part chercher à se rattacher plus étroitement au riche matériau de la création littéraire, du mythe, de l'usage de la langue et du folklore, d'autre part traiter encore plus à fond qu'il n'était possible ici les relations du rêve avec la névrose et le trouble mental ». S. Freud, *OCF.P IV*, op. cit., p. 19-20.

¹²

J. Allouch, « Une partie à quoi il n'aura manqué que d'être jouée », intervention au colloque de l'Ecole lacanienne de psychanalyse *L'Autre sexe*, 5 & 6 juin 2010. Le titre de cette intervention est tiré d'un passage de « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'école freudienne de Paris » que rédigea Lacan pour le premier numéro de *Scilicet*, Paris, Seuil, 1968, p. 3. Repris dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 283. Nos remerciements à Jean Allouch qui nous a autorisé à citer le texte encore inédit de son intervention (ce que nous ferons, sans mention de page, avec les initiales *AS* pour « Autre sexe »).

institutionnelle de garantir l'être analyste. Une telle « garantie » s'obtient en se conformant à une « seconde règle fondamentale¹³ » instituée dès les années vingt : « avoir été analysé » (et pas par n'importe qui). Par la vertu didactique de cette analyse, serait assuré un lien « généalogique » à Freud, un lien qui vaudrait garantie. Les psychanalystes se sont ainsi accordés à faire de l'expérience analytique le passage nécessaire au devenir analyste. Mais si l'analyste naît d'une telle expérience, « l'auto-analyse » de Freud fait problème : comment, sans psychanalyste, accomplit-il le passage à l'analyste ? Un article d'Octave Mannoni, envisageant le transfert comme l'effet d'une « relation¹⁴ », « résolvait » logiquement ce problème en faisant de Fliess l'analyste malgré lui de Freud. Quand Lacan, proposant sa procédure de la passe, écrivait : « au commencement de la psychanalyse est le transfert¹⁵ », entérinait-il cette « solution » ? Probablement pas. Mais un mythe était né. Une variante à vrai dire qui, comme celui du « père fondateur » instituée par l'*International Psychoanalytical Association*, arrimait l'exercice analytique à la question de la transmission d'un acte originel – à l'instar d'un sacrement. J. Allouch conteste – avec Lacan : « la vraie originelle ne peut être que la seconde » – que l'exercice analytique soit la reproduction d'une première fois. Il subvertit cette conception sacramentelle, et patriarcale, de la psychanalyse en se saisissant des mises au point qu'apporte *Rêver avec Freud*, mais d'un point de vue qui n'a rien de l'extériorité du sociologue ou de l'historien :

Le seul fait que *L'Interprétation du rêve* ait été, un temps, un ouvrage « collectif » [...] suffit, soutient-il, à ce que l'on soit averti qu'il ne s'agissait pas seulement d'un livre, de la présentation argumentée d'une nouvelle thèse, mais d'un dispositif (AS).

Exit la thèse du « livre fondateur ». Les « fonctions particulières » prennent leurs

¹³ « [...] tout analyste doit avoir été analysé. Dès les tout débuts de l'IPA, Ferenczi en faisait la 'deuxième règle fondamentale', expression que l'on prend, hélas, bien à la légère », Guy Le Gaufey, « L'accord d'accord », dans *butin [sic] de l'elp*, n° 2, mars 2008, « sans titre », p. 76. La première règle fondamentale n'est autre que la méthode que Freud s'est appliqué à lui-même pour analyser ses rêves.

¹⁴ Posant la question : « comment s'instaure une relation analytique sans que personne s'en doute encore ? », Octave Mannoni, quand bien même son article montre qu'il ne confondait pas « transfert » et « relation », concevait le transfert comme l'effet d'une relation à autrui, autrement dit dans l'intersubjectivité. D'où la nécessité dans laquelle il était de nommer quelqu'un – Fliess – « analyste de Freud ». Voir « L'analyse originelle », *Les Temps modernes* n° 253, juin 1967. Repris dans O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1969, p. 110. On sait la vogue actuelle de l'appellation « thérapies relationnelles ».

¹⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits, op. cit.*, p. 247. La référence à l'article d'O. Mannoni ne figure pas dans la première version (dite « orale ») de la *Proposition*. Voir le synopsis des deux versions dans « Deux versions. Une proposition ? », *butin [sic] de l'elp*, n° 3, septembre 2008, « versions », où cette phrase de Lacan se trouve au § 20, p. 113. Plus loin, au § 52, p. 135, on lit : « En nous rappelant 'l'analyse originelle', il [l'article d'O. Mannoni] nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste [...]. Le titre [*L'analyse originelle*] prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle [la seconde] qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste (je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse.) »

véritables dimensions : celles d'un dispositif. Un dispositif concurrent¹⁶. Ne l'appelant pas « auto-analyse » mais « dispositif *Traumdeutung* », J. Allouch le rapporte à la formule « auto-observation libre de toute critique » que Marinelli et Mayer ont extraite du chapitre où, avant d'aborder « le rêve de l'injection faite à Irma », Freud introduit rapidement sa méthode :

Et pourtant, « retirer ainsi la garde des portes de l'entendement », selon les termes de Schiller, se mettre de cette façon en état d'auto-observation dépourvue de critique [*in den Zustand der kritiklosen Selbsbeobachtung*], cela n'est nullement difficile¹⁷.

Ce plaidoyer – c'en est un – qui fait appel au poète est un ajout de 1909 (pour la troisième édition). Un ajout qui vient se greffer sur ce que Freud avait rédigé alors qu'il n'avait pas encore prit la mesure de la résistance qu'allait rencontrer, chez ses lecteurs, l'exercice de sa méthode. Dans la première édition, ayant en vue « le malade », il écrivait :

Afin qu'il pratique l'auto-observation avec une attention concentrée, il y a avantage à ce qu'il [le malade] adopte une position de repos et ferme les yeux ; quant à la renonciation à la critique des formations de pensée perçues [*den Versicht auf die Kritik des wahrgenommenen Gedankenbildungen*], il faut expressément la lui imposer [*muss man ihm ausdrücklich auferlegen*]¹⁸.

Ajoutant :

La plupart de mes patients [*Patienten*] y arrivent après la première instruction [*nach der ersten Unterweisung*] ; moi-même, je puis le faire parfaitement bien si je me procure un appui en mettant mes idées incidentes [*meiner Einfälle*] par écrit¹⁹.

J. Allouch fait valoir ce fait : il fut possible, il fut même « nullement difficile » à Freud – et peut-être, « dès la première *Unterweisung* » (« mise au parfum » en termes familiers), à d'autres – de se livrer à une auto-observation qui renonce à toute critique de la raison raisonnante. Il lui fut possible du même élan de pratiquer un « communisme intellectuel²⁰ » en proposant à tout un chacun ce « dispositif *Traumdeutung* » dont la visée, affirme J. Allouch, « est strictement la même [que celle du dispositif divan/fauteuil] : rien d'autre que l'analyse ».

Conséquence :

Voici le transfert qui donc, vu du dispositif *Traumdeutung*, n'est pas, ainsi que le voulut Lacan, un concept fondamental²¹ (AS).

16 « Il y a bien *concurrence* entre le dispositif *Traumdeutung* et celui du divan/fauteuil » (AS).

17 S. Freud, *OCF.P IV, op. cit.*, p. 139.

18 *Idem*, p. 136. Traduction de Meyerson/Berger (Paris, puf, 1967, p. 94) : « [...] pour qu'il élimine toute critique, il est indispensable de faire des recommandations formelles. »

19 *Idem*, p. 139.

20 Dans le groupe qui se réunissait chez lui tous les mercredis, Freud instaura, par le recours au tirage au sort, une pratique qui visait à ce que chacun s'exprime en sachant qu'une fois dites dans le groupe, ses idées devenaient la propriété de tous. Elle fut mise en question, notamment lors de la séance du 5 février 1908. Voir *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société de Vienne I (1906-1908)*, édité par Herman Nunberg et Ernst Federn, traduit par Nina Schwab-Bakman, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », p. 314-318.

21 Cette phrase place son lecteur face aux deux lectures qu'elle autorise : Lacan voulut-il ou ne voulut-il pas que « le

Que Freud, au moins lui, ait pratiqué l'analyse sans la « bienveillante neutralité » de personne, qu'il ait proposé à ses lecteurs de suivre sa méthode, invalide que le transfert sur un analyste soit (que Lacan l'ait voulu ou non) un « concept fondamental » – et Fliess un psychanalyste (« cette galéjade qui fit un temps vibrer les esprits²²»). Le transfert est autre chose qu'un concept fondamental, pour la raison que l'amour – du moins celui que la tradition reconnaît comme « extatique²³ », et que Lacan identifia au transfert²⁴ –, n'obéit pas à une théorie. Dans *L'amour Lacan*, paru quelques mois avant la tenue du colloque « L'Autre sexe », J. Allouch écrivait que le « mathème du transfert » (proposé par Lacan dans la foulée de son « au commencement de la psychanalyse est le transfert ») n'en était pas vraiment un²⁵. Et il soutenait que « s'il n'y a d'amour que du nom, l'analyste, lui, ne se nomme pas » (*AL*, p. 450). Sa lecture de *Rêver avec Freud* s'inscrit dans le prolongement de ces positions : le fait que le « dispositif *Traumdeutung* » a été proposé par Freud oblige, soutient-il, à envisager le transfert comme un amour non seulement « extatique », mais encore anonyme. Avec pour conséquence – seconde conséquence – l'abus de toute garantie institutionnelle de « l'être analyste » :

La seule possibilité freudienne de ce dispositif *Traumdeutung* offre une confirmation du propos que j'ai pu tenir selon lequel il était non pertinent et donc abusif de la part de quelque autorité que ce soit, de déclarer obligatoire l'analyse didactique (*AS*).

Le geste, qui coûta tant à Freud²⁶, de publier *Die Traumdeutung* et de la « faire fonctionner » dans le communisme intellectuel que rappelle le livre de Marinelli et Mayer, fut celui par lequel il ne s'autorisait que de lui-même. Il implique que ce n'est pas l'analyste qui

transfert [soit] un concept fondamental » ? Il ne désapprouva pas le titre (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*) donné par J.-A. Miller à sa transcription du séminaire de 1964, *Les fondements de la psychanalyse* ; et il déclara, lors de la séance du 22 février de ce même séminaire : « [...] la conception que nous nous faisons du concept implique qu'il est toujours fait dans une approche qui n'est point sans rapport avec ce que nous impose, comme forme, le calcul infinitésimal ; c'est à savoir que, si le concept se modèle d'une approche à la réalité – à une réalité qu'il est fait pour saisir – ce n'est que par un saut, un passage à la limite, qu'il s'achève à se réaliser ». Voir Seuil, *Les quatre concepts ...*, p. 23.

²² J. Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007, p. 30.

²³ « [...] deux conceptions de l'amour se partagent les esprits au Moyen-Age. [...] La conception *physique* [...] sert à désigner la doctrine de ceux qui fondent tous les amours réels ou possibles sur la nécessaire propension qu'ont les êtres de la nature à rechercher leur propre bien. [...] La conception *extatique* [...] : l'amour, pour les tenants de cette école, est d'autant plus parfait, d'autant plus *amour*, qu'il met plus complètement le sujet 'hors de lui-même' », Pierre Rousselot, *Pour l'histoire du problème de l'amour au Moyen Age*, Paris, Vrin [1933], 1981, p. 3-4.

²⁴ Lors du séminaire *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques (1960-1961)*. Voir J. Allouch, *L'amour Lacan*, Paris, Epel, 2009, chapitres VII à IX.

²⁵ « [Le] mathème du transfert ne peut être lu en méconnaissant et son instabilité et son peu de consistance. [...] Il s'agit d'un pseudo-mathème », J. Allouch, *L'amour Lacan*, *op. cit.*, p. 27. Désormais : *AL*.

²⁶ En témoigne la correspondance à Wilhelm Fliess, jusqu'à la lettre du 28 mai 1899 où, passant par un *Witz* juif, Freud met fin à son hésitation : « Le rêve va donc prendre forme », *Sigmund Freud, Lettre à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, édition complète établie par J. M. Masson, trad. F. Kahn et F. Robert, Paris, puf, 2006. Anne Berman traduisait : « Que le rêve soit donc... », *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, puf, 1956. Freud se doutait-il de la haine que déclencherait sa décision ? Voir aussi Gérard Hubert, *Si c'était Freud. Biographie psychanalytique*, Paris, Le bord de l'eau, 2009.

fait l'analysant, mais l'inverse. Cette lecture de *Rêver avec Freud* à partir de positions développées dans *L'amour Lacan* incite à faire un pas de plus : le « dispositif *Traumdeutung* » mettait en jeu une érotique. Ce ne fut pas l'homme de science qui proposa sa « chimie des syllabes²⁷ », infalsifiable méthode, au public – c'était là précisément l'empêchement que Freud surmonta en publiant *L'Interprétation du rêve*. C'était l'homme tout court, l'homme sans qualité. Cet homme-là pouvait-il garder pour lui l'expérience qu'il avait traversée, celle d'avoir, en s'en remettant à l'ascèse de sa méthode, déchiffré un désir insu de lui ? Une « pensée du rêve » sachant ce que ne veut pas savoir la raison scientifique, si impérieusement qu'il y avait reconnu une vérité : je suis l'hôte du désir d'un Autre, je ne suis pas moi. Une brèche était ainsi ouverte dans le colloque amoureux de Narcisse s'écriant devant son image : « Je suis toi !²⁸ ». Si Freud estimait « nullement difficile » sa méthode, c'est qu'il avait traversé le miroir du « connais-toi toi-même ! », qu'il en avait payé le prix : l'ascèse de sa méthode était un tribut payé à Éros. Qu'une telle expérience, qu'un tel savoir, n'appartînt à personne – mais soit celui de n'importe qui – c'est ce qui le poussa à en exposer la méthode dans un livre qui – tout en l'exposant lui-même – était destiné à devenir anonyme :

La désignation de Rank comme coauteur de *L'Interprétation du rêve* ne réduisait pas seulement le rôle de Freud en tant qu'auteur unique du livre. Au regard du travail théorique collectif effectué antérieurement, elle apparaît plutôt comme une tentative conséquente d'en faire un livre *anonyme* en s'appuyant sur des documents littéraires et mythologiques, et d'en faire passer au second plan son caractère autobiographique » (*RF*, p. 195, nos italiques).

« Aux yeux de Freud, reprend J. Allouch, l'horizon est clairement celui de l'impersonnalité, ce qu'avec Marinelli et Mayer, j'ai cru pouvoir porter jusqu'à l'anonymat » (*AS*). Marinelli et Mayer, annalistes des effets provoqués par la proposition de ce « dispositif *Traumdeutung* », rapportent que les lecteurs de *L'Interprétation du rêve*, peinant à analyser leurs rêves, s'adressèrent à Freud : « L'on ne saurait jamais comprendre votre science si l'on ne connaît pas votre personne²⁹ » – Jung, d'une phrase, résume la résistance que rencontra ce dispositif. Si, pour la troisième édition, Freud ajoute un plaidoyer pour sa méthode, c'est qu'il prend acte de cette résistance :

²⁷ « La même décomposition et composition [que celle qu'opère le rêve] de syllabes – véritable chimie des syllabes – nous sert à l'état de veille à faire de multiples plaisanteries. [...] Le rêve devient spirituel [*witzig*] parce que la voie directe et immédiate menant à l'expression de ses pensées lui est barrée : il le devient par nécessité », S. Freud, *OCF.P IV, op. cit.*, p. 341, n. 1.

²⁸ « Je suis toi ! Je le comprends et je reconnais mon image. Je brûle d'amour pour moi, j'allume et je souffre ces feux. Que faire ? Solliciter, ne pas solliciter ? Mais, que solliciter ? Ce que je veux, je l'ai, d'avoir me prive. Ah ! Me couper de mon corps ! Vœu inouï pour un amant, je voudrais mes amours loin de moi. » Ovide, *Les Métamorphoses, livre III*, trad. Louis Puget, Théodore Guiard, Chevriaux et Fouquier, revue par Annie Videau, Paris, LGF, Le livre de poche « classiques », 2010, p. 139.

²⁹ Lettre de C.-G. Jung à Freud du 11 avril 1907, citée dans *RF*, p. 109.

L'attitude exigée ici à l'égard des idées incidentes qui paraissent « monter librement » [« *freisteigende* » *Einfälle*], impliquant la renonciation à la critique habituellement exercée contre elles, semble ne pas être facile à adopter pour bien des personnes. Les « pensées non voulues » déchaînent d'ordinaire la plus violente résistance [*den heftigen Widerstand*], qui veut en empêcher l'émergence³⁰.

Ces personnes – celles pour qui sa présence était indispensable – furent les premiers psychanalystes. Fallait-il, pour qu'à leur tour ils l'imposent à leurs patients, qu'un maître leur imposât sa méthode ? Dans la lecture qu'en fait J. Allouch, *Rêver avec Freud* est l'histoire d'un refus, celui de jouer la partie que proposait le « dispositif *Traumdeutung* » et, corrélativement, l'histoire de la mise en place de la « garantie » du nom de psychanalyste :

Quelque chose a donc basculé avec les parutions successives de la *Traumdeutung* [...] : rien d'autre que cette position de Freud dans le rôle de l'autre, mais – et là est la nouveauté [nouveauté de la position de Freud au regard de celle que tenait Fliess à son endroit] – sur fond d'échec du dispositif *Traumdeutung* qui est aussi un échec du communisme intellectuel et de l'accès de Freud à n'être qu'un parmi d'autres, si ce n'est un quelconque (AS).

« C'est l'analyste qui résiste à l'analyse », disait Lacan. J. Allouch déplace et radicalise la formule :

Ce qui déjà comme tel résiste à l'analyse, ce qui entérine un échec de l'analyse est le dispositif divan/fauteuil lui-même, ce pis-aller au regard de l'auto-observation libre de toute critique auquel incitait le dispositif *Traumdeutung* (AS).

Dire que le dispositif divan/fauteuil, comme tel, entérine un échec de l'analyse n'est-ce pas inviter les analystes à ne pas se prendre pour le psychanalyste que ce dispositif institue ? À ne pas se croire les garants de l'analyse alors que c'est en dépit de cette « garantie » – que vient dire le nom de psychanalyste conféré par « l'institution » – que l'analysant frayera son accès à « l'altérité à soi-même » (AS) ? En s'autorisant de lui-même.

J. Allouch trouve dans le travail de Marinelli et Mayer confirmation du « tope-là ! » qu'il fit à Michel Foucault³¹, en réponse à la perche que celui-ci tendait, par delà la mort, aux psychanalystes : oui, la psychanalyse est l'« exercice spirituel » moderne – post-moderne – que Freud, se déprenant de son moi (c'est la méthode *kritiklos*), aura inventé. Mais ce qu'il n'a fait qu'entrevoir c'est qu'un tel exercice, dès lors qu'il en passe par l'écoute d'un autre, exige de cet autre (dit « psychanalyste ») un savoir-faire inédit avec Éros. En effet,

Rien de ce qui a été historiquement proposé, voire réalisé, comme figure de l'amour ne convient à l'expérience de l'amour sise dans l'expérience analytique – car [et là vient le nom que donne J. Allouch à la figure de l'amour qui conviendrait à une telle expérience] l'amour Lacan est d'abord cela : une expérience (celle de l'amour) *dans* une expérience (celle de l'analyse) (AL, p. 446).

Convenir à l'expérience de cet amour « serti » dans l'exercice analytique oblige

³⁰ S. Freud, *OCF.P IV*, op. cit., p. 138.

³¹ J. Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ?* op. cit.

l'analyste, soutient J. Allouch, à accueillir la demande qui lui est faite comme demande d'amour, comme « transmour³² », et d'y répondre en se faisant non l'aimé malgré soi, neutre et bienveillant, du demandeur mais son amant non déclaré, anonyme.

Qu'est-ce qu'un amant anonyme ? La réponse est dans le nom que J. Allouch, au long d'un patient déchiffrement « d'une parole désormais vouée à l'écrit », a forgé en « surprenant Lacan tenter de faire reflorir l'amour » (*AL*, quatrième de couverture). Réponse qui est cette surprise même. Elle mène le lecteur non à une théorie de l'amour mais à une silencieuse invite, celle précisément qu'il aura faite aux analystes lors du colloque « L'Autre sexe »³³.

La surprise d'un « amour qui ne négligerait pas ce qu'est l'amour »

L'amour Lacan, donc. Sur la couverture de l'ouvrage, un ange : Éros, un doigt sur ses lèvres closes. Une autre image, tout aussi silencieuse, une métaphore, imprègne le livre : celle de la « bûche humide qui se consume sans s'enflammer³⁴ ». Une consommation sans flamme, telle serait la réponse – en acte – de Jacques Marie Lacan à « la question à laquelle il employa et ploya sa vie » (*AL*, p. 451) et dont, quelques rares fois, il fit confidence (*AL*, p. 34) : comment laisser ouverte la possibilité que vienne au jour ce « savoir qui ne se sait pas absolument lui-même » et que l'analysant « accepte, voire tient à faire savoir » (*AL*, p. 452) ? Ce savoir insu ne se ferait entendre que dans le silence de cette consommation à quoi J. Allouch réduit la présence de l'analyste. Sous couvert de son voyant dandysme, c'est cette discrète réponse de Lacan que vient surprendre sa lecture. Une ascèse amoureuse dont en concluant son livre il configurera dix trait – ceux que, après en avoir congédié bien d'autres, Lacan n'aura pas explicitement écartés – en un « puzzle³⁵ » qu'il baptise : « l'amour Lacan ».

³² « Le *transmour* (appelons-le ainsi, tirons la conséquence de ce fait que si 'le transfert c'est l'amour', on ne saurait plus longtemps parler d'amour de transfert) [...] », c'est lors du colloque « Mort du psychanalyste, fin d'analyse » tenu à Paris les 15 et 16 juin 2003 que J. Allouch proposa ce néologisme. Voir *Contre l'éternité...*, *op. cit.*, p. 120.

³³ La pointe ultime de son intervention est pour l'École lacanienne de psychanalyse. Pour que son dispositif de passe puisse être mis en œuvre, conclut J. Allouch, « encore convient-il qu'une école « lacanienne » soit une école avertie d'à quel point précis elle aurait tort de se revendiquer telle (quand bien même elle a par ailleurs raison en étant dans son tort, Lacan ayant lui-même signalé que son grand Autre ne tient qu'à lui qui l'a dit), comme Jacques Lacan était averti d'à quel point il avait tort de signer ».

³⁴ J. Allouch forge cette image en rapprochant une confidence faite par Lacan le 9 mars 1960 à la faculté universitaire Saint-Louis à Bruxelles – « A cette place que j'occupe et où je souhaite qu'achève de se consumer ma vie... » (J. Lacan « Discours aux catholiques [Bruxelles, 1960] », dans *Le triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2005, p. 17. Cité dans *AL*, p. 32) – et le « mythe » qu'il rappelle lors de la dernière séance du séminaire *Le transfert...* *op. cit.* : « Chacun sait que le feu de l'amour ne brûle qu'à bas bruit, chacun sait que la poutre humide peut longtemps le contenir sans que rien n'en soit révélé au dehors, chacun sait pour tout dire, ce qu'il est chargé dans *Le Banquet* au plus gentiment bêta d'articuler de façon quasi dérisoire que la nature de l'amour est la nature de l'humide » [Agathon, faisant l'éloge d'Erôs, le dit *hugros* (196 a), humide – « ondoyant », traduit Luc Besson]. Voir J. Lacan, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 450-451. Cité dans *AL*, p. 33.

³⁵ Où l'on retrouve la « chimie des syllabes » pratiquée par Freud – convoquée là par J. Allouch : « Chaque fois qu'il

Aimer ainsi vaut comme figure inédite de l'amour. Elle mérite un nom. S'il n'y a nul au-delà de cet amour-là (l'analyse n'en est pas un), il y a, en revanche, un nouvel amour, celui qui saurait jouer pleinement le jeu de sa propre limite. Un mot, fort simple, pourrait approcher la teneur de ce jeu : aimer, c'est laisser l'autre être seul. Effectivement seul et cependant aimé.[...] Il est aimé, mais pas pour autant d'un amour qui porterait atteinte à sa non moins précieuse solitude. Aimé, il pourra s'éprouver non aimé. Non aimé, il pourra s'éprouver aimé. Ce qui se laisse abrégé ainsi : il aura obtenu l'amour que l'on obtient pas (*AL*, p. 10-11).

L'amour qu'aura obtenu l'analysant sera resté tu : il ne l'aura pas obtenu. D'où la question qui fut celle du colloque de juin 2010 : et l'analyste, sous le feu du transmour, quel amour obtient-il ? Pour quel Autre barré - d'où le titre : « L'Autre sexe³⁶ » - se consume-t-il ? En guise de réponse, J. Allouch, parmi diverses formules de Lacan³⁷ susceptibles de donner une idée de la posture subjective de qui tient la place du psychanalyste, retint celle-ci : « ce rien où je me suis tenu » :

On lit cela, quand on le lit, sans s'y arrêter, on passe, on fait silence à ce propos. Il est vrai qu'il reste opaque à l'accueil que pourtant il appelle tant que l'on n'a pas mis au jour ce que je désigne désormais comme étant le « cœur mystique de l'amour de transfert³⁸ » (*AS*).

Le rapprochement de ce que vit, de sa place, le psychanalyste avec ce qu'ont expérimenté certains mystiques s'était imposé à lui lors de la rédaction de *L'amour Lacan* :

Pourtant une question s'impose, quels qu'aient pu être par le passé et quels que soient à l'instant encore mes efforts pour l'écartier. Vais-je la taire ? Dois-je reconduire le geste de Lacan, sa discrétion, son bas bruit à l'endroit de l'amour ? Mais déjà circule, fût-ce dans un cercle restreint, ma nomination « l'amour Lacan ». Aussi ne reste-t-il plus qu'à en suivre les conséquences. Ce penchant, cette préférence accordée par Lacan à un certain amour ne relèvent-ils pas du mysticisme ? L'amour Lacan dont un des traits marquants est donné par la formule *obtenir l'amour que l'on n'obtient pas*, serait-il une nouvelle et inédite version de l'amour tel qu'en témoignèrent, en termes parfois moins voilés, certains mystiques ? (*AL*, p. 46).

L'amour de l'amant anonyme que serait le psychanalyste serait-il, en termes plus voilés, celui-là même dont témoignèrent, à la fin du XVII^e siècle, les mystiques du pur amour³⁹ ?

Dès la première page de *L'amour Lacan*, un trait est donné pour « nécessaire » à l'expérience amoureuse « quelle qu'elle soit » : « si actuelle, si passionnée soit-elle, elle reste

[le rêve] rapproche deux éléments, il garantit par là même qu'il y a un rapport particulièrement étroit entre ce qui leur correspond dans les pensées du rêve. Il est en cela comme de notre écriture, *ab* indique une seule syllabe, *a* et *b* séparés par un espace nous laissent comprendre que *a* est la dernière lettre d'un mot, *b* la première d'un autre' (*L'Interprétation des rêves*, Paris, Puf, 1967, p. 291). Il apparaît que rébus et puzzle sont frères » (*AL*, p. 447, n. 3).

³⁶ Le titre d'un premier argument préparatoire à ce colloque proposé par J. Allouch à l'elp était : « L'Autre (du non rapport) sexuel ».

³⁷ Les voici telles qu'on les trouve dans une note du texte de son intervention : « Le sujet comme n'étant *rien d'autre* que ce qui est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant ; l'analyste voué à *se réduire, lui et son nom* au signifiant quelconque ; le désêtre ; l'objet *a* en position d'agent dans le discours analytique ; la consommation de l'analyste » (*AS*).

³⁸ Le réemploi ici du syntagme « amour de transfert » (et non transmour) laisse à penser que J. Allouch réserve le mot *transmour* pour désigner l'amour (c'est-à-dire aussi bien la haine) que l'analysant adresse à son analyste. Dans *L'amour Lacan*, il écrit que l'analysant, « loin de se remettre entièrement entre nos mains [...] lie le psychanalyste, exerçant sur lui une emprise qui a nom transmour » (*AL*, p. 463).

³⁹ Voir Jacques Le Brun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2002.

autolimitée » (*AL*, p. 9). Est nécessaire, selon la définition lacanienne, ce qui, de s'écrire, ne cesse pas⁴⁰. Éros ne cesserait-il de graver dans les cœurs la barre de sa propre limite ? Ce ne serait pas là constat empirique – « les histoires d'amour finissent mal, en général » –, mais bien, liée à un exercice qui « ne négligerait pas ce qu'est l'amour » (*AL*, p. 10), découverte d'un fait de structure. Limite dont c'est la définition même de l'amour, en général, que de l'ignorer passionnément : « amour... toujours... » ; et, sous nos latitudes, plus puissamment encore puisque nous en avons fait religion⁴¹ : « l'amour (du Christ) vainqueur de la mort ». De l'Autre, l'on n'obtient pas l'amour : il est barré, incessamment – savoir du psychanalyste. L'Autre, objet d'amour – peut-il y avoir amour sans Autre ? –, est l'Autre d'un non-rapport, l'Autre *sexe* – à entendre comme l'onomatopée du coup de sécateur qui vous en sépare à jamais.

Ainsi l'analyste, mais lui en le sachant, obtient lui aussi l'amour que l'on n'obtient pas. Cette formule, J. Allouch dit l'avoir reprise du témoignage de Philippe Sollers assurant que Lacan n'avait jamais obtenu l'amour qu'il cherchait⁴². « N'est-ce pas cette recherche elle-même, s'interroge-t-il, qui faisait de Lacan un psychanalyste ? » (*AL*, p. 12). Sachant n'être pas l'Autre dont se supporte le transamour – sachant que ce transamour n'existe pas (dans le parler Lacan : ne *siste* pas *ek...*) hors la supposition de cet Autre (supposé savoir) –, aimait-il ses analysants ? S'il brûlait – J. Allouch ne l'exclut pas – c'était, répond-il, d'un amour sans flamme, d'un amour humide qui jamais ne se déclare. Serait-ce là ce qu'il a nommé : désir de l'analyste ? Recherche d'une « jouissance qui soit au-delà [de la jouissance phallique]⁴³ » ? Serait-ce un « pur amour » laïcisé en amour pur ? *L'amour Lacan* laisse le lecteur sur cette dernière phrase : « L'amour Lacan est l'amour pur délesté de sa transcendance » (*AL*, p. 467).

⁴⁰ « J'ai défini le rapport sexuel comme ce qui n'cesse pas de n'pas s'écrire. Il y a là impossibilité. [...] N'est-ce pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte d'une béance que quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion qu'il cesse de n'pas s'écrire ? [...] L'déplacement d'une négation – du « cesse de ne pas s'écrire » au « ne cesse pas de s'écrire », d'une contingence à la nécessité – c'est là l'point d'suspension à quoi s'attache tout amour. », séminaire *Encore*, 26 juin 1973. Seuil, p. 132.

⁴¹ Voir Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1939 (réédité en 1972) et, plus récemment, Jean-Luc Marion, *Le phénomène érotique*, Paris, Grasset, 2003 dont J. Allouch écrit qu'il « objecte, en acte, au 'pas de théorie de l'amour' » (*AL*, p. 16). Voir, plus récemment encore, la façon dont Frédéric Boyer traduit *Les Confessions* de saint Augustin par *Les Aveux*, Paris, POL, 2008 et « Une spiritualité sans aveux », notre critique dans *Quid pro quo* n° 4, février 2009, p. 69-86.

⁴² « - Il y avait chez Lacan une extrême violence. Une extrême violence et un côté furieux, au sens du fou furieux, furibond. Il y avait quelque chose de l'ordre de la fureur.

- *Qu'est-ce qu'il cherchait finalement Lacan... selon vous... qu'est-ce qu'il cherchait ?*

- (*Il réfléchit*) L'amour qu'il n'a pas obtenu. »

Philippe Sollers, « Lacan même », entretien avec Sophie Barrau, *L'infini*, n° 78, Paris, Gallimard, 2002. Repris avec une postface de Jacques-Alain Miller dans Philippe Sollers, *Lacan même*, Paris, Navarin, 2005, p. 39-40.

⁴³ J. Lacan, séminaire *Encore*, 20 février 1973. Seuil, p. 69.

La limite constitutive de l'amour, certains mystiques donc l'auraient expérimentée, en auraient témoigné. De cette expérience – celle de la « supposition impossible⁴⁴ » faite par les tenants du « pur amour » –, Lacan avait fait cas :

[...] un certain nombre de personnes [...] se sont aperçues que le comble de l'amour de Dieu, ça devait être de Lui dire : « si c'est Ta volonté, damne-moi ». [...] c'est à partir de ce moment-là que ça devient absolument insensé, et c'est ça l'intéressant : c'est de s'apercevoir que, quand on est rentré dans une impasse, quand on arrive au bout, c'est le bout ! Voilà ! C'est le bout et c'est justement ça qui est intéressant parce que... c'est là qu'est le réel⁴⁵.

Expérience du réel – c'est le mot du psychanalyste. Mais faisant l'expérience de cette limite, qu'en savait M^{me} Guyon⁴⁶? Se peut-il que, soutenant son amour jusqu'à la supposition impossible, elle cessât de supposer l'omniscience de son Dieu ?

Un tel amour, écrit J. Allouch, [...] joue le même jeu que l'amour Lacan, il pose la même limite, mais différemment car il ne la suppose pas absolue : si telle est la volonté de Dieu, une fois cet espace franchi, sa réalisation est une union avec Dieu, un « contentement admirable qui se peut appeler union, ou plutôt unité de notre volonté avec celle de Dieu », écrit Fénelon dans son *Traité sur l'état passif*. Un tel horizon unitif n'a pas lieu d'être dans l'amour Lacan ; son autolimitation est radicale, elle est relative chez Fénelon et M^{me} Guyon. Il n'empêche, le rapprochement de l'amour Lacan et du pur amour n'est ici pas seulement formel : ce sont les mêmes leviers qui opèrent. (*AL*, p. 465).

L'expérience analytique est celle, radicale, du « ratage » (*AL*, p. 460) d'un tel horizon unitif. J. Allouch fait, de la question de ce ratage, la dixième et dernière pièce de son « puzzle » et admet, après discussion, que « l'amour Lacan, autolimité, est à lui-même son propre au-delà » (*AL*, p. 461). Que l'amour du psychanalyste soit plus radical que celui du mystique n'empêcherait pas cependant qu'il obéisse aux mêmes leviers. Parmi ceux-ci, tout droit venue de la langue du XVII^e siècle, la « passiveté⁴⁷ » :

On a bien lu : passiveté, et non pas passivité. Cette « passiveté » permet de réduire, sinon de combler, une des plus graves lacunes rencontrées ici même, à savoir l'absence d'une articulation, chez Lacan, entre l'acte analytique et l'amour (*AL*, p. 466).

A l'avant-dernière page du livre, c'est par le biais d'un mot de M^{me} Guyon que s'indique ce que vient nommer l'« amour Lacan » : une articulation – qui, chez Lacan, n'est pas théorisée – entre l'acte analytique et l'amour. Non théorisable, cette articulation peut être

⁴⁴ « Si, par un cas qui est impossible à cause des promesses purement gratuites, Dieu voulait anéantir les âmes des justes au moment de leur mort corporelle, ou bien les priver de sa vie et les tenir éternellement dans les tentations et les misères de cette vie, comme saint Augustin le suppose, ou bien leur faire souffrir loin de lui toutes les peines de l'Enfer pendant toute l'éternité, comme saint Chrysostome le suppose après saint Clément, les âmes qui sont dans ce troisième état du pur amour ne l'aimeraient ni ne le serviraient pas avec moins de fidélité. » Fénelon, « Explication des maximes des saints » [1697], dans *Œuvres t. I*, Éd. J. Le Brun, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1983, p. 1016.

⁴⁵ J. Lacan, *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandre, 1978, p. 89. Citation *AL*, p. 464.

⁴⁶ Sur Jeanne Guyon, mystique du « pur amour » à la fin XVII^e siècle, voir Catherine Millot, *La vie parfaite*, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », 2006 qui donne la bibliographie de ses écrits.

⁴⁷ « Par 'passiveté', M^{me} Guyon entend ce degré de l'amour où, l'amour de concupiscence désormais délaissé, l'activité amoureuse se perd et s'éteint. [...] En délaissant son action propre, l'âme laisse advenir en elle-même l'inaction divine, en devient le lieu. N'approche-t-on pas ici la façon dont l'analyste est invité par Lacan à accueillir le transmour ? » (*AL*, p. 466).

nommée – c'est le geste de Jean Allouch. Elle est dès lors susceptible d'être décrite dans le vocabulaire du « pur amour », pour lequel, précise J. Allouch, « la passiveté est passivité active. L'inaction l'éclaire. Elle n'est pas absence d'action, mais action *dans* » (AL, p. 466). Dans cette langue, l'âme de l'analyste, « en délaissant son action propre, laisse advenir en elle-même l'inaction, en devient le lieu » (AL, p. 466). Entendons que par sa présence – par sa « passiveté » de bûche humide et brûlante –, l'analyste se fait l'objet de l'« action dans » du transmour auquel il s'offre. Et ce fut bien ainsi – comme la réponse de Lacan à l'action de « rentre dedans » de l'Autre – non pas sexué, ni même genré⁴⁸, de l'Autre *sexé*⁴⁹ – que, dans son intervention au colloque, J. Allouch élut ce propos : « ce rien où je me suis tenu ».

Ce bout de phrase, il l'avait extrait de l'« Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'école freudienne de Paris⁵⁰ ». Lacan y donnait la raison du fait que, nonobstant la règle de la non-signature qu'il instaurait pour la revue, y figurait les initiales de son nom. Ce nom faisait retour dans le réel, arguait-il, du fait de son rejet du système symbolique (la communauté des analystes) dont il était un élément, un élément substantiel :

Je ne vais pas rappeler ce qui en résulte : là où un système symbolique tient de nécessiter qu'on le parle, de ce qu'une *Verwerfung* s'y opère : soit le rejet d'un élément qui lui est substantiel. La formule en est la pierre d'angle de mon enseignement : il reparaît dans le réel.

« Ce qui a fait ce nom devenir trace ineffaçable, remarque-t-il, n'est pas de mon fait » :

Un déplacement de forces s'est fait autour [de la trace devenue ineffaçable de ce nom], où je ne suis pour rien qu'à les avoir laissées passer.
Sans doute tout tient-il dans *ce rien où je me suis tenu* à l'endroit de ces forces, pour que les miennes à ce moment me paraissent juste suffire à me maintenir dans le rang⁵¹ (nos italiques).

« Négocié », Lacan se tut, il interrompit son séminaire. Et si, comme il l'écrit plus tard, il se tint à ce « rien » qu'il était devenu, c'est d'avoir saisi – « ce qui ne peut être saisi

⁴⁸ « En tant que petit *a*, le sujet est 'oralgénitoscopivocal', ce barbarisme ne signifiant rien d'autre que ce que veut dire 'sexuel' dans le champ freudien. C'est pas petit *a* que l'Autre est sexué, c'est de petit *a* qu'il tient sa sexualité qui n'est donc pas spécialement 'générée', comme on dit aujourd'hui », AS. « Penser le sexe » et non le genre fut le fait, en 1984 au USA, de Gayle Rubin. Voir Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, trad. Flora Bolter, Christophe Broqua, Nicole-Claude Mathieu et Rostom Mesli, textes réunis et édités par Rostom Mesli, Paris, Epel, coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2010.

⁴⁹ Que l'Autre du transmour ait peu à voir avec la sexe anatomique ou le genre et tout avec l'impossibilité qu'il éprouve [« contraint par une nécessité »] d'atteindre l'objet de son amour, l'hainamoration dont témoigne Wladimir Granoff en donne une idée : « C'est que dans cette *relation* [nos italiques], à un moment donné, il s'est passé quelque chose qui a fait que je ne pouvais plus continuer à aimer Lacan, et je ne pouvais plus continuer à l'aimer parce que Lacan me trahissait. [...] Non, je n'ai jamais pris le parti des ennemis de Lacan, seulement, je suis trop peu occidental pour que, si j'ai essayé, contraint par une nécessité, de poignarder quelqu'un et que la lame a heurté une côte, je la retire en disant : « Oh ! pardon, j'ai glissé et ça a heurté là... » Je recommence, en visant mieux, en essayant de passer, cette fois-ci, entre les côtes, ou je la retourne contre moi. À ce moment-là, entre Lacan et moi, c'était ça ». W. Granoff, *Lacan, Ferenczi et Freud*, Postface de Jean-Claude Lavie, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2001, p. 26-30.

⁵⁰ *J. Lacan, Scilicet n° 1*, Paris, Seuil, 1968, p. 3-13. Repris dans J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 283-292.

⁵¹ *Idem* p. 7. *Autres écrits*, p. 287.

pleinement, je crois, que par un psychanalyste⁵²» – du comique de la farce dont il était le dindon⁵³. Et c'est en bouffonnant son « excommunication » qu'il « donna suite » à son enseignement : « en quoi y suis-je autorisé ? », lança-t-il à son nouveau public de l'École Normale Supérieure. En quoi l'était-il, six mois plus tard, de fonder son école ? Ce fut sa façon de « coller à la structure » : en laissant advenir en son âme l'« inaction » de l'Autre du transmour qui réduisait à rien son nom d'analyste – prix de l'autorisation qu'il s'accordait. En se distrayant – c'est son mot⁵⁴ – de la sorte d'horreur froide du discours psychanalytique. Concrètement – c'est-à-dire politiquement –, en signant de la trace (« J. L. ») marquant l'impossible anéantissement du signifiant de son nom. J. Allouch, émettant une réserve sur cette attitude⁵⁵, commente :

Un rien ne signe pas. Et, quand ce rien apparaît comme un quelqu'un, il lui faut, outre une certaine absence physique, cette présence discrète d'un nom déjà effacé, en sorte que ce quelqu'un soit un rien (AS).

L'analyste : quelqu'un qui s'en tienne au « rien ». Ce serait la condition pour que le transmour, sous ses déguisements retors, soit non seulement reconnu tel, mais pour qu'il puisse « changer de registre » ? Qui ne sait, en effet, que le transmour – celui de W. Granoff sur Lacan en est un bon exemple – peut entraîner l'analyste dans sa passion ? « Il n'est pas dit – et c'est un euphémisme à quoi se livre là J. Allouch – que tout transmour se présente sous ce

52

« La situation n'avait rien d'exceptionnel, à ceci près que, par exemple, d'être négocié par ceux qu'on appelle tout à l'heure 'ses collègues', voire 'ses élèves', prend quelques fois – hors ce jeu, vu du dehors – un autre nom. Néanmoins, une saine aperception [...] de c'qu'il en est réellement du sujet humain, à savoir de ceci que sa vérité n'est pas en lui, mais dans un objet..., à savoir que, dans quelque position qu'on soit, cet élément qui est à proprement parler l'élément de comique pur, surgit, lié à la nature voilée de cet objet. C'est là une expérience dont [...] du dedans, j'peux vous dire qu'une dimension [comique] est tout à fait légitime, qu'elle peut, du point de vue analytique – j'veous l'ai dit – être vécue... et même d'une façon qui, à partir du moment où elle est aperçue, la surmonte... à savoir, vécue sous l'angle de c'qu'on appelle l'humour – qui, en cette occasion, n'est que la reconnaissance du comique. J'n'crois pas qu'une telle remarque soit même hors du champ de c'que j'apporte concernant les fondements de la psychanalyse [...] » J. Lacan, séminaire *Les fondements de la psychanalyse*, 15 janvier 1964. Seuil, *Les quatre concepts...*, *op. cit.*, p. 10-11.

53

« L'amour envisagé comme sentiment comique », J. Allouch en fait la huitième pièce du puzzle de « l'amour Lacan » : « [...] le comique amoureux maintient sous le boisseau la haine, cette indéfectible compagne de l'amour. En effet, configuré comme obtention d'un amour que l'on n'obtient pas, l'amour Lacan est bien hainamoration » (AL, p. 460).

54

« Est-ce que j'colle assez à..., au discours analytique, qui n'est pas sans comporter une certaine sorte d'horreur froide. Est-ce que j'colle assez pour ne pas..., pour m'en distraire, c'est-à-dire ne pas l'suivre vraiment selon son fil », séminaire *Les non-dupes errent*, début de la séance du 20 novembre 1973.

55

S'agit-il d'une « signature de la trace », comme le dit J. Allouch au colloque « L'Autre sexe », qui, en tant que signature, jouerait contre l'effacement de la personne ou s'agit-il de « l'effacement de la trace » qui comme reste est « signature du sujet », comme le dit Lacan le 14 mai 1969 : « Nous pouvons poser d'ores et déjà c'que devient la trace – par métaphore ; le signe, si vous voulez, par métaphore aussi ; ces mots ne sont pas à leur place puisque j'viens d'les écarter : c'qui signifie un sujet en tant que cette trace – ce signe –, contrairement à la trace naturelle, n'a plus d'autre support que l'enforme de A. Qu'est-ce à dire ? La trace passe à l'enforme de A des façons par où elle est effacée. Le sujet, ce sont les façons mêmes par quoi, comme empreinte, la trace s'trouve effacée. [...] je l'appellerai : c'lui qui remplace ses traces par sa signature. [...] Si nous savons qu'ces traces, ces traces qui n'sont effacées qu'd'être là, en repoussoir effacées, ces traces qui ont un autre support qui est proprement l'enforme de A en tant qu'il est nécessité d'ceci : qu'il fasse un A, un A qui fonctionne au niveau du sujet, nous avons alors à les considérer au niveau de leur substance. C'est bien c'qui fait la portée d'un élément, par exemple comme un regard, dans l'érotisme et qu'la question s'pose, parce qu'elle est sensible, du rapport de c'qui s'inscrit au niveau du regard à la trace », J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre*, 14 mai 1969. Seuil, p. 313-315.

registre [celui de l'amour extatique] » (*AL*, p. 449). Faire offre d'analyse n'est-ce pas, dans tous les cas, recevoir des gens qui, d'un tel amour, ne veulent pas ? Et c'est précisément à cet endroit là, entre amour et acte analytique, que porte l'invite que fait à son lecteur *L'amour Lacan* :

C'est bien plutôt à son accueil par l'analyste que reviendra d'opérer, s'il y a lieu, ce changement de registre, cette déportation de quelque amour que ce soit jusqu'à son cœur mystique (Kierkegaard aimait beaucoup la salade⁵⁶, mais ne mangeait jamais que le cœur) (*AL*, p. 449).

Sans le consentement du psychanalyste à ce rien – cette bûche – à quoi le transmour le réduit, le changement de registre (de « l'amour physique » qui cherche son bien à « l'amour extatique » qui aime sans raison) pourrait-il, du côté de l'analysant, s'opérer ? On mesure là combien tout ce qui fait consister la personne de l'analyste – objet de l'amour physique – risque d'entraver ce possible changement de registre amoureux sans lequel il n'y a pas d'analyse. Accueillir passivement le transmour, c'est s'en faire activement l'objet innommé : c'est s'en tenir au savoir du réel de la limite de l'amour. Sur cette limite, cette butée de l'amour, quelques mystiques, peut-être parce qu'ils en ignoraient la nécessité, se seront acharnés. Lacan, ayant reconnu cette même limite dans l'expérience – humaine – inaugurée par Freud, se sera risqué plus hardiment encore – parce qu'il en savait la nécessité, et moyennant finance – à offrir à qui venait lui faire demande d'être de lui entendu, la non réciprocité de son amour. D'où la nomination « amour Lacan ».

L'enjeu d'une nomination

Cette « nouvelle figure de l'amour » qui se sait limité – que l'on n'obtient pas –, Jean Allouch ne l'aura pas seulement surprise chez Lacan, il l'aura nommée. Dans un « pas de deux » la rapprochant et la différenciant du « pur amour ». Michel de Certeau, concluant son travail sur la mystique des XVI^e et XVII^e siècle européen, se demandait « [...] si, de ne plus pouvoir se fonder sur la croyance en Dieu, l'expérience gardait seulement la forme et non le

⁵⁶ Un petit poème de Jean Tardieu (« Monsieur Monsieur », *Le Fleuve caché, poésies 1938-1961*, préface de G.E. Clancier, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1968, p. 122) incite toutefois à la modération :

CONVERSATION (*Sur le pas de la porte, avec bonhomie.*)

Comment ça va sur la terre ?	- Ça va ça va, ça va bien.
Les petits chiens sont-ils prospères ?	- Mon Dieu oui, merci bien.
Et les volcans ?	- Ça mijote
Et les fleuves ?	- Ça s'écoule
Et le temps ?	- Ça se déroule
Et votre âme ?	- Elle est malade

le printemps était trop vert, elle a mangé trop de salade.

contenu de la mystique traditionnelle⁵⁷ ». Trente ans après, J. Allouch nomme « amour Lacan » non la « forme » de l'expérience analytique mais bien, vidé de la croyance en Dieu, son « contenu » : l'impossible non limite de la rencontre de l'Autre, de l'Autre sexé.

Couvrir du nom d'Amour un tel impossible est une audace qui sidère. L'auteur lui-même, qui a pris tant de soin à mettre « papiers sur table », confie, au moment de publier son ouvrage, avoir « le sentiment [...] d'ouvrir la boîte de Pandore » (*AL*, p. 46). On se souvient qu'elle renferme tous les maux (la discorde et même, dit le mythe, la trompeuse espérance⁵⁸) et beaucoup pensent qu'il tient à un Dieu d(e) l'amour qu'elle reste scellée – indéfiniment, espèrent-ils. « L'amour Lacan » sait la boîte éventrée, l'espérance trompeuse ; il sait, d'un savoir en acte, conséquent, l'amour limité. Comme l'avait fait *L'Interprétation du rêve*, *L'amour Lacan* propose non une théorie, mais bien l'expérience à laquelle Freud, tenant la corde de ce savoir, se risqua – un homme qui de la limite de l'amour s'obstinerait à ne rien vouloir savoir sacrifierait-il son moi aux syllabes d'un rêve ? Ce livre propose, après Lacan, de s'y aventurer plus avant.

Aimer sans ignorer – sans ignorer passionnément – le réel de l'amour ? Derrière son doigt levé, l'énigme du sourire d'Éros.

Laurent CORNAZ
laurentcornaz@free.fr

⁵⁷ M. de Certeau, *La fable mystique XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1982, p. 411. Après avoir rappelé « la justesse historique et scientifique de ces lectures critiques [celles que *Littoral* n° 9 (juin 1983) a publiées] qui n'ont donc qu'un tort : elles restent sans portée sur leur objet », J. Allouch retient du livre de Michel de Certeau qu'il « disait [page 15] 'le 'privilège de la relation sur la proposition'» (*AL*, p. 464). L'on retrouve ici la relation comme antidote à la froide technicité d'un savoir propositionnel.

⁵⁸ « Tous les maux se répandirent au-dehors en une immense nuée et piquèrent Épipiméthée et Pandore sur toutes les parties de leurs corps puis s'attaquèrent aux mortels. Cependant la trompeuse espérance, que Prométhée avait aussi enfermée dans la jarre, les dissuada, par mensonges, d'un suicide général », dans Robert Graves, *Les mythes grecs*, traduit par Mounir Hafez, Paris, Fayard, 1967, p. 161.